

— Ah ! cher maître, répondit Paul Rives, mon séjour à Paris, où j'ai fait mon droit, m'a seul empêché de venir vous voir, et, arrivé depuis peu, j'accours vous remercier de vos anciennes bontés pour moi et en solliciter de nouvelles. Puis Paul Rives mit le vieux auteur au courant de ce qui lui était advenu, et que les lecteurs savent déjà.

Après l'avoir attentivement écouté, M. Verbois fit à Paul beaucoup d'observations sur le genre de composition auquel il voulait se livrer exclusivement.

— Mon jeune ami, lui dit-il, la *nouvelle* a vécu d'amour assez longtemps, elle me semble en avoir épuisé toutes les tendresses ; je désirerais fort que vous cherchiez à la rendre instructive et morale comme nombre d'écrivains ont déjà tenté de le faire ; par cela même que cette production est universellement goûtée maintenant, elle pourrait avoir une très-salutaire influence sur ses innombrables amateurs. Cette fureur qui s'est emparée de votre esprit de publier les attachements de vos amis sous forme de *romans* ne me semble ni convenable vis-à-vis d'eux, ni bien favorable pour atteindre votre but. Vous voyez d'ailleurs comme elle vous a peu réussi, et comment une bosse et des coutures ont barré malencontreusement votre essor.

Et comme Paul Rives promenait ses regards sur les tableaux et les dessins qui ornaient le cabinet de M. Verbois et en faisaient un joli petit musée :

— Tenez, lui dit-il, voilà parmi ces tableaux de Diday et de Calame, que vous admirez sans doute, deux peintures qui ressemblent mieux à des légumes cuits au beurre qu'à des paysages peints à l'huile ; eh bien ! leur vue me flatte davantage que pourrait le faire celle de chefs-d'œuvre ; peut-être les circonstances auxquelles je les dois seraient de nature à vous fournir le sujet de *nouvelle* que vous cherchez vainement.